

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, MARDI 7 MAI 1850.

No. 67.

Mandement d'Institution de l'Hospice du Saint-Enfant Jésus pour les Sourds et Muets.

IGNACE BOURGET, par la miséricorde de Dieu et la grâce du St. Siège Apostolique, Evêque de Montréal, etc., etc., etc.

Au Clergé Séculier et Régulier, aux Communautés Religieuses et aux Fidèles, qui ont la charité de s'intéresser à l'Education des Sourds et Muets, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Vous connaissez tous, N. T. C. F., combien était bon et compatissant Notre Seigneur, à la vue de tant d'infirmités qui affligent la pauvre nature humaine. Pendant qu'il était avec nous sur cette terre, hélas de maux, il suffisait de faire entendre un cri de douleur à l'oreille de sa tendre charité, ou de présenter le spectacle de quelque misère à l'œil de son ineffable miséricorde, pour être soulagé et guéri.

Les Sourds et Muets, comme tous les autres malheureux, se sont ressentis des bienfaits sans nombre qui découlaient de son adorable cœur toujours si aimant et toujours si aimable, et dont le penchant irrésistible était de faire du bien à tous. Il déliait leurs langues et ouvrait leurs oreilles; et tout le peuple rendait gloire à ce Dieu qui faisait entendre les sourds et parler les muets.

Les Sourds et Muets ayant été le tendre objet de la divine sollicitude de Jésus, vous comprenez N. T. C. F., que la Religion ne peut les oublier, elle qui est descendue du Ciel avec lui, pour apporter le feu; et qui, depuis qu'il est retourné à son Père, continue à travailler à le répandre sur la terre en la couvrant de monuments, qui soulagent toutes les misères et éternisent sa charité. Aussi est-ce elle qui a frayé la route, et qui préside à l'enseignement de ces êtres infortunés, privés avant cela de tous rapports intellectuels avec la société.

Car le son de la voix humaine, ne pouvant être pour eux le véhicule des idées et des connaissances confiées en dépôt à la société, elle ne peut faire usage de ce don admirable, pour leur transmettre ce riche héritage, comme à ses autres enfants doués de l'oïe et de la parole. Il s'en suit qu'ils ne peuvent, par les traditions orales, s'élever à la connaissance d'un seul Dieu créateur et des devoirs qu'ils ont à remplir pour l'honneur. Des faits frappants et connus de tous rendent cette vérité sensible. Un célèbre élève de l'école de Paris, parvenu à l'idée de Dieu par le bienfait de l'éducation donnée à son maître la permission d'aller dire à ses parents qu'il y avait un Dieu; et qu'il fallait l'adorer. Un autre, qui appartenait à celle de Québec, fondée et soutenue quelque temps par notre gouvernement regardait avant son éducation, J. C. mort en croix comme un grand scélérat; et s'il se mettait à genoux comme les autres devant ce Dieu crucifié, ce n'était que par crainte, et pour l'empêcher de lui faire du mal. Il est aujourd'hui dans les prisons de cette ville un de ces êtres disgraciés de la nature, que la police tient sous les verroux, parcequ'il com-

me les actions les plus brutales sans frein et sans pudeur.

Ces faits entre beaucoup d'autres prouvent la nécessité d'une bonne éducation pour les Sourds et Muets. C'est ce qu'a vivement senti un vertueux Prêtre de ce Diocèse. Touché de l'abandon où se trouvent environ sept cents de ces êtres infortunés, depuis que le gouvernement s'est vu dans la nécessité de laisser tomber l'école qu'il avait établie pour toute la Province, il n'a cessé de leur porter tout l'intérêt qu'ils méritent. Enfin, après divers essais préparatoires à cette grande entreprise, il a quitté une des belles paroisses de ce diocèse, qu'il gouvernait avec édification, pour se livrer exclusivement à l'enseignement de ces pauvres enfants qui excitent toute la sympathie de son âme. Il vous dira mieux que Nous combien il est intéressant le petit troupeau qu'il aujourd'hui le suit comme son Pasteur. Il vous racontera ses douces et vives émotions à la vue de leur angélique ferveur durant la prière, depuis qu'ils connaissent le Dieu tout bon et miséricordieux, qui les a créés; depuis surtout qu'ils le reçoivent avec foi et amour dans la sainte communion. Vous pourrez partager vous-même ses ravissantes consolations, si vous jouissez jamais du spectacle attendrissant de ces jeunes gens remplissant leur devoir religieux. La joie toute céleste qui brille sur leur visage indique assez ce qui se passe dans leur âme.

Telle est N. T. C. F., l'œuvre qui intéresse vivement la Religion et la Patrie; et qui déjà a coûté d'immenses sacrifices à des âmes généreuses et dévouées. Vous saurez apprécier les motifs qui nous empêchent d'entrer ici dans de plus longs détails. Nous blesserions la modestie de beaucoup; et Nous serions fâché de contrister dans un si beau jour des amis si sincères de la Belle œuvre qui apparaît à notre pays comme une brillante aurore. Puisse-t-elle lui annoncer de longs jours de bonheur et de prospérité! Cette œuvre, Nous l'embrassons de tout notre cœur, et Nous sommes heureux de la voir éclore sous notre administration. Quoique Nous ayons fait bien peu pour elle, elle a pourtant toute l'affection de notre cœur. De pauvres Muets vont raconter les merveilles de notre Dieu, des sourds vont entendre sa voix, et remplir ses commandements; voilà ce qui fait vibrer dans notre âme le sentiment de la plus douce émotion qu'elle ait jamais goûtée. Nous la bénissons avec toute l'effusion de notre cœur; et Nous conjurons le Père des lumières de qui vient tout don parfait de la combler de ses plus abondantes bénédictions.

Quant à vous N. T. C. F., vous ferez. Nous n'en doutons pas, à cette nouvelle institution tout l'accueil qu'elle mérite. Tout vous en fait un devoir aussi légitime que consolant. La gloire de votre Dieu: il est question de le faire louer, honorer et servir par des créatures qui vivant au sein des lumières de la foi, ne le connaissent pas, ne l'adorent pas, ne le servent pas, non plus que s'ils étaient relégués bien loin sur une terre infidèle. L'honneur de votre religion: il s'agit de prouver que comme son divin fondateur elle est puissante et bonne pour faire du bien à tous; et que l'on doit dire à sa gloire, comme à celle de son Chef. Elle fait bien toutes choses; puisqu'elle fait entendre les sourds et parler les muets. L'amour de votre Patrie: il faut porter secours

à 700 de nos infortunés et chers compatriotes, qui vous tendent des mains suppliantes pour vous demander le pain de l'instruction qui doit les nourrir et les rendre capables de faire de bons chrétiens et de bons citoyens. L'attachement à votre clergé: Il se met à la tête de cette œuvre nouvelle, qui ne manquera pas de lui susciter mille embarras. Il s'y soumet de bon cœur pour l'amour qu'il porte à un si grand nombre de familles alligées du mutisme. Mais il a besoin de vos généreuses sympathies et de votre cordiale coopération. Car cette Institution, pour être mise sur le pied respectable où elle doit être, va entraîner de grandes dépenses. Il faut appeler à son secours des instituteurs bien formés. Il est nécessaire de monter des ateliers pour y enseigner les arts et métiers. Il est important d'y donner des leçons d'agriculture et d'horticulture. L'on suit ce que vont coûter tous ces préparatifs. A la vérité, nous comptons sur une large allocation de notre gouvernement qui ne manquera pas d'encourager la seule institution de ce genre qui soit dans ce pays. Mais elle ne suffira point aux énormes dépenses qu'elle doit nécessairement occasionner. Nous vous l'avons ici ingénument. N. T. C. F., il faut être bien plein de confiance en la Providence, pour entreprendre une œuvre si dépendante que le gouvernement lui-même, malgré son zèle et ses moyens, fut obligé, il y a quelques années, d'y renoncer.

Quant à Nous, nous aurons, avec le secours d'en haut, votre généreux concours. Dans l'exercice de cette inépuisable charité qui vous fait voler partout où il y a des larmes à essuyer, des douleurs à calmer, des misères à soulager, vous penserez aux sourds et muets; et vos cœurs seront attendris. Ils le furent bien vivement, lorsqu'un fléau dévastateur laissa sur son rivage des centaines d'enfants infortunés qui n'avaient plus ni père pour les nourrir, ni mère pour les réchauffer et les aimer. Ils le seront bien plus à la vue de sept cents sourds et muets que la nature a jeté sur le rivage de cette vie sans parole pour demander les besoins de leurs amis, et sans oreilles pour entendre les paroles qui mènent à la vie éternelle. Nous croyons que chaque localité où il y a des sourds et muets, trop pauvres pour faire les frais de leur éducation, se fera un devoir de s'imposer quelque sacrifice, par des contributions volontaires, pour leur procurer les moyens de servir Dieu et de gagner leur vie honorablement. Pensez-y bien, N. T. C. F. il y a de la gloire et de bonheur de chaque paroisse que toute oreille entende la loi de Dieu et que toute langue publie ses louanges.

A ces causes, le St. Nom de Dieu invoqué, et de l'avis de NN. VV. FF. les Chanoines de notre Cathédrale, Nous a vous réglé, statué, et ordonné; réglons, statuons et ordonnons ce qui suit:

1° Nous établissons au coteau St. Louis près Montréal, un hospice qui sera destiné à l'enseignement religieux et civil des sourds et muets, sous notre entière dépendance et celle de nos successeurs Evêques.

2° Nous dédions, dans le dit établissement un oratoire pour le service religieux des Elèves, et la desserte spirituelle des fidèles du voisinage, tant qu'ils n'auront point sur les lieux une Eglise qui leur soit affectée pour y remplir leur devoir de chrétien. A cette fin, Nous permettons qu'il y ait les dimanches

et fêtes grande Messe et Vêpres solennelles et autres offices, suivant l'usage de notre Cathédrale.

3° Nous consacrons le dit Etablissement au St. Enfant Jésus, parce que la crèche de Bethléem où il a pris naissance est la chaire sacrée du haut de laquelle sans parler et par les seuls signes de ses adorables exemples il enseigne toutes les nations. Nous conjurons ce Divin Maître de toutes les sciences de faire entendre ceux à qui il a refusé l'usage de l'oïe et de la parole, son langage muet plus pénétrant que toutes les paroles des Docteurs de la terre. La fête de Noël sera en conséquence la fête patronale de cet Etablissement. En outre le 25 de chaque mois sera pour tous les Communaux un jour spécialement consacré à la dévotion du divin Enfant. A cette fin, Nous permettons à perpétuité qu'il y soit chanté un salut solennel, avec les pieux exercices qui seront jugés devoir entretenir la dévotion envers l'ineffable mystère d'un Dieu qui s'est montré visible sur la terre pour converser avec les hommes.

4° Nous dédions la Chapelle à la glorieuse V. Mariet Nous lui donnons pour Fête Titulaire celle de la Visitation qui pour cette raison sera de 1ère Classe avec Octave. Marie sans parler fait connaître son divin fils à l'heureuse famille qu'elle honore de sa présence. Jésus dans le sein de son Auguste Mère fait entendre sa voix muette, mais éloquentement à ce saint Précurseur qui bondit de joie dans le sein d'Elizabeth. Zacharie devenu muet en punition de son incrédulité à la parole de l'Ange, écrit sur ses tablettes le nom de J. B. que le ciel lui a révélé et que doit porter son fils le plus grand des enfants des hommes. Puis sa langue est déliée et il bénit le Seigneur par un touchant Cantique: *Béni soit le Dieu d'Israël, qui visite et sauve son peuple.* Tant de circonstances frappantes et si bien adaptées à la Nature du nouvel Hospice rendent raison du choix que Nous faisons du mystère de la Visitation. St. Joachim et St. Anne, père et mère de cette Auguste Vierge seront honorés dans cet établissement avec une dévotion spéciale; et le jour de leur Fête il y aura au moins le salut et la bénédiction du St. Sacrement, pour honorer le soin religieux qu'ils prient de donner à leur fille bénie du ciel une éducation digne d'elle.

5° Le second Patron sera St. Jean Baptiste qui ayant appris à connaître et à aimer son Dieu, avant de pouvoir décliner son adorable Nom, semble devoir suppléer par sa voix puissante qui a tant crié dans le désert l'obligation de préparer les sentiers du Seigneur au défaut de langue de ses nouveaux protégés. Il parlera pour eux à celui qui se tient plus honoré des cantiques du cœur que de ceux de la bouche. D'abord ce grand saint mérite qu'une œuvre qui va faire la gloire dans tout le pays qui lui est consacré, soit sous sa protection, soit son œuvre. Sa Fête se célébrera sous son rite de 1ère Classe avec son Octave. L'Etablissement aura une dévotion particulière pour St. Zacharie et Ste. Elizabeth, père et mère de ce Saint Précurseur; et Nous permettons qu'il y ait ce jour-là Salut avec bénédiction du St. Sacrement.

6° Le second Titulaire de la chapelle sera St. Joseph, époux de la B. V. Marie dépositaire des secrets de Dieu. Nous le voyons dans l'Evangile faire toutes les œuvres du Jus-

te; et chose admirable, l'Ecriture qui nous a rapporté tant de discours des saints personnages dont elle raconte la vie, ne nous a transmis aucune parole de ce grand Saint. C'est la preuve qu'il s'est rendu muet par amour du silence et de la vie intérieure qu'il a menée avec Jésus et Marie.

7° Nous mettons tous les Elèves sous la spéciale protection des Saints Anges, pour qu'ils apprennent de ces célestes Intelligences à connaître, à louer et aimer le Dieu qui rend éloquentes les langues mêmes des enfants; et qui entend tous les soupirs des cœurs embrasés de charité.

O aimable Jésus, permettez-nous de nous approcher de vos pieds sacrés et vous présenter cette petite famille de sourds et muets. Levez, nous vous en supplions humblement, levez et imposez sur elle cette divine main qui autrefois guérit un sourd et muet. Tirez-la à l'écart en l'introduisant dans l'intérieur du modeste hospice que votre divine Providence leur a préparé. Mettez vos doigts dans les oreilles de chacun de ces chers enfants pour les ouvrir non au vain son des articulations de la bouche humaine, mais aux inspirations de votre divine Sagesse, qui s'est fait connaître à la terre sous le symbole de langues de feu. Touchez avec votre onctueuse et divine salive non leurs langues muettes pour les délier, mais leurs cœurs qui étant remplis des trésors de la science sacrée, que vous seul pouvez enseigner, se changeront en langues éloquentes pour raconter à leur manière les œuvres de votre infinie bonté. Levez pour eux, comme pour le Sourd et Muet de l'Evangile, vos yeux pleins de miséricorde vers le Ciel où régit votre divin Père, l'auteur de tous dons parfaits. Faites entendre ces gémissements ineffables de votre sacré cœur qui sont toujours entendus de cet aimable Père qui met en vous toutes ses complaisances. Dites aujourd'hui, comme au temps de notre vie mortelle: *Epheta*, ouvrez-vous, oreilles de l'intelligence, et langues du cœur. Qu'à cette voix puissante, ces intéressants rejetons du Sourd et Muet de l'Evangile entendent et parlent bien le langage de la sagesse d'en haut. N'allez pas, Seigneur, nous défendre de raconter les bienfaits de votre charité pour ces enfants, car, Nous vous l'avons avec simplicité, plus vous nous ordonnerez de nous taire, plus nous publierons hautement vos ineffables bontés. Nous ne cesserons de répéter: *Vous avez bien fait toutes choses, car vous avez fait entendre les Sourds et parler les Muets.*

Donné à Montréal, en notre Palais Episcopal, sous notre sceau et sceau et le contresigne de notre Secrétaire, le trente Août mil huit cent cinquante.

† IG. EV. DE MONTREAL.
Par Monseigneur,
Jos. OCT. PARÉ, Chanoine, Secrétaire.

Protestation de N. S. Père le Pape CONTRE LES PROJETS DE LOI DU GOUVERNEMENT PIÉMONTAIS.

S. E. le Cardinal Antonelli a dressé la protestation suivante au marquis Spinola, chargé d'affaires de Sardaigne près le Saint-Siège:

Naples, Portici, le 9 mars 1850.
Une des plus grandes douleurs qui remplissent d'amertume l'âme de Sa Sainteté était

FEUILLETON.

Le Louveter de Wesp.

(ÉPIQUE HOLLANDAISE.)

I.

LES CLAVICULES DE SALOMON.

Suite.

Cela dit avec un certain ton d'autorité qui ne comportait aucune réplique, cet homme bizarre s'étendit sans plus de façon, sur la natte qui servait de lit à Ludolphe; et il plaça son vieux livre sous sa tête, en guise de traversin, et montrant au jeune artiste une place à son côté:—Faites-en autant, commanda-t-il, et exercez-moi surtout d'agir aussi librement avec vous, mais je suis harassé, je tombe de sommeil, et puis il me semble qu'il existe depuis longtemps entre nous un lien de sympathie qui m'engage à vous traiter comme un frère. Venez, nous partagerons le même lit, nous n'en aurons que plus chaud. D'ailleurs, qui sait? cela nous portera peut-être bonheur à tous deux?... Vous avez sans doute de bien belles espérances dans le cœur, pour tenir ce langage; mais moi qui n'en ai plus...—Allons donc! si jeune!—Vous pourrez juger, d'après ce que je vous viens raconter, si j'ai tort ou raison.—Voyons.

Ludolphe quitta lentement son siège, nlla

vers la porte dont il mura les verrous, revint à la cheminée qu'il gorgea d'une nouvelle bonrée de sarments; puis, se couchant sur la natte, il commença en ces termes: Oui, je suis peintre! Le feu de l'art m'embrase et me dévore. Il y a au fond de moi-même un instinct irrésistible, un amour toujours ardent pour tous les beaux spectacles de la création, qui me soutient dans la voie que j'ai choisie et qui dirige tous mes efforts. En me vouant à la peinture, je n'ai fait que céder à une vocation décidée, à une admiration constante pour ce sublime talent de reproduction, par lequel Rembrandt, Van Dyck et tant d'autres de nos compatriotes se sont illustrés. Dès l'âge le plus tendre, alors que, suivant mon père dans ses chasses ou lui portant, au milieu des bois, sa part d'un repas frugal, je m'arrêtais souvent, comme extasié par tels ou tels points de vue, et je m'essuyais aussitôt de les fixer sur le sable; d'un doigt bien débile, et d'une manière bien informe, sans doute. Cependant ces ébauches grossières se perfectionnaient peu à peu; par une persévérance inouïe d'études, d'observations et de travail, je parvenais progressivement à reproduire avec assez de vérité quelque coin du paysage, quelque coin de la mer.—C'est ainsi que j'appris moi-même, au port de Zaardam, à équarrir des pontons pour la construction des navires, interrompit l'inconnu.—Vous êtes charpentier? demanda Ludolphe.—Oui, un peu, répondit l'autre négligemment; mais continuez donc, je vous prie.—Ces grandes pages de la nature si variées, si brillantes, si

riches, avaient toujours frappé mon imagination. Tout devenait pour moi une matière à analyse, sujet de curiosité. Voir miroiter le soleil dans les eaux vertes du lac, se balancer les fleurs et les arbres, s'agiter l'horbe humide sous le vol des abeilles; entendre chanter les bouvreuils sous leurs bosquets d'azeroles; suivre dans leurs révolutions aériennes et terrestres tantôt ces minceux pillards qui rapportent au nid les grains volés dans les champs, tantôt ce lézard échappé de son trou, cette grenouille baillant sur la margelle d'un étang ou cette demoiselle aux ailes de crêpe dorées qui voltige de buisson en buisson, tels étaient mes délassements préférés. Sous le poids des émotions dont ces heures de rêverie délicieuse remplissaient mon âme, j'abordais alors avec une ardeur fongueuse la copie de ces diverses scènes. Je traçais en tremblant sur le sable de nos montagnes des esquisses incorrectes que la brise capricieuse effaçait d'un souffle, comme pour se moquer de mes tentatives prétentieuses. Éclairé par de laborieuses expériences, je renonçai bientôt à ces compositions suivantes: muni de craie ou de charbon, je me cherchai des toiles sur toutes les murailles, et les maisons du voisinage ne tardèrent pas à garder la trace indiscrète de mes ébauches. Quelle joie ce fut pour moi de posséder un jour des crayons et du papier, que le fils du bourgeois d'Amsterdam m'avait donnés! Je travaillais de plus en plus, lorsqu'un peintre italien qui voyageait dans nos contrées me surprit un beau matin dans tout le feu de mes compositions linéai-

res. Il daigna m'accorder quelques encouragements qui flatteraient mon jeune amour-propre. Fort de ses conseils, je parvins à dessiner assez correctement pour rendre ma pensée, mais il me manquait un maître pour surveiller mes bonnes dispositions et pour diriger mes doigts timides.—L'an passé, dit encore l'étranger, je me faisais absolument les mêmes réflexions devant la forge de maître Spachmann, à Berne. Je me décidai à entrer pour lui demander de l'aider, et un mois après, j'étais un serrurier presque aussi habile que lui.—Je croyais, remarqua Ludolphe, que vous étiez charpentier?—L'autant l'un, tantôt l'autre...—Un père, témoin de mes essais et convaincu que j'obéissais aux lois secrètes de la vocation, ne s'opposa nullement à mes desirs, lorsque je lui confiai ma résolution de partir pour Amsterdam, afin d'y chercher un maître. J'en traitai comme... domestique chez maître Van Keht, le peintre de la ville le plus en vogue alors, et, le soir, quand ma tâche terminée me laissait toute liberté de gagner mon lit, je me glissais inaperçu dans mon atelier pour y copier ses tableaux. Mais le secret de mes veilles ne put rester longtemps caché. Une nuit, qu'acablé de fatigue, je m'étais laissé gagner par le sommeil en persistant à achever une ébauche de marine, mon patron entra à l'improviste dans son atelier et me surprit, la palette à la main, devant son propre chevalet. Réveillé de la surprise que je lui causai de prime-abord, il voulut bien accorder ces éloges à mon œuvre, et, pour m'encourager à continuer

ainsi, il m'admit aussitôt au nombre de ses élèves. Par une mère expérience et la plus bienveillant intérêt, je repris cœur à l'ouvrage. Malheureusement, mon protecteur, appelé à la cour de France pour les peintures du Louvre, que dirigeait M. Lebrun, quitta Amsterdam pour n'y plus revenir. Je me vis de nouveau sans guide et sans ressources. Pour gagner mon pain, je faisais des marines ou les paysages sur des petites toiles que j'allais offrir aux marchands de la cité: partant on me prodiguait de stériles louanges, et bien peu songeait que d'une heure à l'autre je pourrais succomber d'inanition ou de désespoir.—Pauvre enfant, dit l'étranger, profondément captivé par ce récit.—Je rentrai donc chaque soir chez moi, dans mon taudis délabré, toujours plus morne, plus accablé, la tête en feu, le front bas, l'œil éteint, la bourse aussi vide que mon estomac. Telle était ma vie. Voilà de bien tristes débuts, n'est-ce pas? Eh bien! reprit l'artiste dont un sourire plein d'orgueil dépassait le lèvres douloureusement contractées, eh bien! réduit à cette alternative de misère et d'obscurité mortelles, l'espérance, cette illusion du pauvre, ce dernier soutien du condamné qu'on traîne au supplice, l'espérance venait encore doré de ses gris rayons la vie toute de souffrances et d'amertume que je menais! Le but de cette carrière aride, où m'entraînait irrésistiblement tous mes goûts, tous mes penchants, m'apparaissait souvent si beau, si magnifique, si glorieux, dans les bas-fonds nuageux de l'avenir, que je prenais ma sensibilité en mé-